

PRIX DE L'ABONNEMENT  
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.  
— 11 pour 6 mois.  
— 6 pour 3 mois.  
Département du Rhône, 21 fr.  
Hors du dép., 22 fr. pour l'année.



# L'ARTISTE

EN PROVINCE,

(Extraite Lyonnais).

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,  
imprimé avec luxe; Table et  
Couverture;  
Formant un beau volume  
Album à la fin de l'année;  
Paraît tous les Dimanches.

## JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 51; — chez Guymon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 3; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 51. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

### PROCHAINES PUBLICATIONS.

- 1<sup>o</sup> *La pauvreté du grand Corneille*, tableau de M. LAURASSE;
- 2<sup>o</sup> *Une prédication au moyen-âge*, tableau de M. Aug. FLANDRIN;
- 3<sup>o</sup> *Mélodie pour piano seul*, par M. Alex. BILLET;
- 4<sup>o</sup> Un portrait de M<sup>ad</sup>. COSSARD.

## ÉTRENNES.

Les personnes qui, à partir du 15 décembre jusqu'au 15 janvier prochain, prendront un abonnement d'un an à *l'Artiste en province*, recevront gratuitement, et à titre d'Etrennes,

### UN VOLUME A LEUR CHOIX

*De la belle Bibliothèque Charpentier, publiée à Paris.*

(Voir, aux Annonces de notre numéro du 12 décembre, pour les choix à faire, le *Catalogue général de la Bibliothèque Charpentier.*)

## SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS. — EXPOSITION DE 1841.

5<sup>e</sup> ARTICLE.

PEINTURE : MM. Adrien GUIGNET, COMPTE-CALIX, LAURASSE, MONVOISIN, GUICHARD, Tony JOHANNOT, CHARLET, GÉNOLE, DUPRÉ, PINGRET, M<sup>me</sup> Chloé DUPASQUIER.

INISSONS-EN, si c'est possible, avec les tableaux de genre; nous avons encore quelques bonnes pages, mais les médiocrités nous encombrant. Nous aurions trop à faire s'il nous fallait les enregistrer.

Le tableau que M. Guignet a désigné sous ce titre : *Après la bataille*, a droit à des éloges. L'aspect de cette peinture ne manque pas d'une certaine originalité, achetée un peu cependant aux dépens de la vérité, mais qui néanmoins commande l'attention. Le dessin n'est pas la qualité dominante de cette toile, quoique le mouvement de toutes les petites figures qui la composent soit assez bien ordonné, et c'est plutôt sous le rapport du coloris que cette œuvre est remarquable. Ceci a tout l'air d'un paradoxe, et va paraître étrange à bien des gens. Expliquons-nous. Nous ne voulons pas dire que les personnages de M. Guignet soient vrais de couleur, mais nous entendons que tous les tons qui sont dans ce tableau ont de l'analogie entre eux, ce qui produit une harmonie parfaite, et bien des coloristes n'ont jamais eu d'autres secrets. Quant au sujet choisi par M. Guignet, on aurait pu le traiter d'une façon beaucoup plus dramatique. Dans les arts, on ne doit jamais aborder les choses à demi. Le côté saillant de ce sujet était le terrible, et il fallait avant tout que la peinture qui devait le représenter fût terrible par la composition. On y trouve cependant des épisodes qui ont de la vigueur, et qui offrent de l'intérêt par le fait même de la pensée. Un exposé clair et précis du sujet est donc une des conditions essentielles de la peinture, et nous pouvons citer M. Compte-Calix comme ayant parfaitement compris cette nécessité dans son tableau du *Retour des émigrés*. Les physionomies de chaque personnage, les costumes, toutes les allures diverses, le lieu de la scène, tous les détails enfin qui abondent dans ce tableau, concourent à bien faire comprendre l'épisode que le peintre a voulu représenter. Ajoutons que la couleur est fine et harmonieuse, et que l'artiste a su répandre sur chaque figure un ton de noblesse et d'aristocratie qui non-seulement est en situation, mais qui donne aussi à l'aspect général de cette peinture un véritable

air de distinction. Si on le voulait, on pourrait bien découvrir quelques imperfections, comme, par exemple, un peu de maigreur dans le dessin; mais ce serait là, après tout, le seul reproche sérieux. Ajoutons que nous n'avons pas les mêmes éloges à faire aux autres petites toiles que M. Compte-Calix a exposées; mais ce sont là des erreurs de jeunesse, auxquelles, vous le savez, on pardonne facilement.

*Le dernier adieu au pays*, par Mad. Dupasquier, représente une jeune figure grecque remplie d'expression mélancolique et dans laquelle on retrouve tout-à-fait, soit dans la tête, soit dans la souplesse de la pose, ce que les artistes nomment le sentiment. La couleur de ce tableau est agréable, et ce jeune berger ressort frais et lumineux sur un fond si bien arrangé, qu'on le croirait copié dans quelque coin perdu de la Grèce antique. Il n'y a là qu'un seul blâme à faire, et qui s'adresse directement à l'imperfection des mains et des pieds, comme dessin.

Le tableau de *Corneille et du savetier*, par M. Laurasse, et que le livret désigne ainsi : *Pauvreté du grand Corneille*, n'est pas non plus sans mérite. Le contraste de ces deux figures, l'une intelligente, triste et pensive, l'autre ignorante, insouciant et heureuse, offre de l'intérêt et surtout un intérêt historique, puisque le fait représenté est vrai. Un épisode de la vie d'un grand génie, d'une part, et de l'autre une pensée philosophique, c'est plus qu'il n'en faut pour faire une belle toile. Celle de M. Laurasse a de la puissance, de la solidité de ton, un dessin assez correct, mais un peu plus de finesse répandue sur le tout ne ferait qu'y ajouter beaucoup de charme.

Le jeune berger de Mad. Dupasquier nous amène tout naturellement et par comparaison au *petit pêcheur* de M. Monvoisin. Ce dernier sujet est évidemment achevé avec plus d'habileté et de savoir-faire; mais autant le berger de Mad. Dupasquier est distingué, autant le pêcheur de M. Monvoisin est trivial dans sa pose, dans l'ajustement de sa coiffure et dans tout ce qui l'entoure. M. Monvoisin, qui est du reste un homme de talent, ne fait guère preuve d'élévation dans les idées: on ne pouvait pas placer une jeune figure dans des conditions plus désagréables. La nature du modèle qui a dû servir au peintre ne pouvait guère, il est vrai, le préserver de cette chute, et le peu de goût de l'ajustement réagit infailliblement sur les formes du personnage. Aussi, nous le répétons, la pose manque d'élégance, la tête est plus que commune, et la couleur de ce jeune garçon se ressent par trop de celle de l'égoût du Pont-Neuf qui est près de lui. Il y a pourtant dans cette figure des parties souples et assez bien modelées.

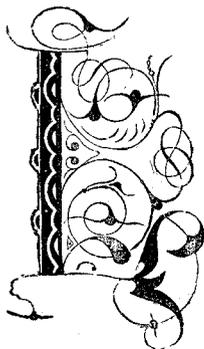
M. Guichard nous a envoyé deux études d'une extrême beauté, l'une caractérisée par la justesse de la forme et une grande richesse de couleur, et l'autre qui se distingue par une extrême beauté d'expression. Cependant, si nous avions à faire un choix, le *Marchand juif* obtiendrait sans doute la préférence. La couleur abonde dans cette tête à la barbe si blanche, au front si lumineux. Dignité de pose, caractère de la physionomie exprimé par la justesse des lignes, tout cela fait de cette étude une chose admirable. Chez M. Guichard, même qualité de coloriste que chez M. Wild; qualité, nous le répétons, qui n'est appréciée à Lyon que par le petit nombre des amateurs, et c'est là évidemment une chose fâcheuse au développement local de l'art. C'est se priver de bien des jouissances, que de restreindre son admiration au seul rendu de la forme. De ce peu de penchant pour la couleur, peut-être faut-il en accuser notre ciel gris et brumeux et aussi la houille qui passe une teinte noircie sur tous nos monuments. *On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas*; et avec de tels modèles sous les yeux, il est difficile de comprendre tout ce qu'il y a d'harmonie et de variété de ton dans la Flandre, d'apprécier tout ce qu'il y a de lumière et de richesse de couleur en Italie. Lyon ne sera jamais surnommé la Venise française, et c'est encore là le moindre de nos maux.

Puisque nous en sommes sur le coloris, disons un mot de M. Tony Johannot, mais non pas pour chanter ses louanges. C'est fort bien d'aimer la couleur, et nous avons laissé assez voir que nous l'estimons infiniment, mais c'est quand elle a la prétention de s'appliquer à une idée ou à une forme quelconque, et il paraît que M. Johannot n'a pas eu

tant d'ambition dans le petit tableau qu'il nous a envoyé : *Halte de paysans et soldats espagnols au 17<sup>e</sup> siècle*. Un fond de palette salie en fait l'affaire, et l'imagination libre peut y voir tout ce qu'il lui plaît; ce sont des paysans, ce sont des soldats, des Espagnols, et peut-être bien des Hottentots ou des monstres, et cette dernière dénomination nous paraît la plus véritable. Il n'est jamais permis de faire de l'harmonie aux dépens du bon sens, et qu'est-ce que c'est qu'une harmonie dont les tons du fond sont aussi forts et aussi solides que ceux du premier plan, si toutefois premier plan il y a? Ce tableau est une erreur, et il en arrive quelquefois aux hommes les plus clairvoyants. Nous ne nous sentons pas non plus de l'admiration pour les sujets trop répétés de M. Charlet. Grâce à Dieu et au sens commun, nous sommes délivrés de l'engoement pour les vieux grognards de l'Empire; et un grenadier de l'île d'Elbe, mal peint, mal dessiné, mal coloré, demeure tout simplement une mauvaise peinture. Dans ce moment nous avons la main malheureuse, et nous ne tombons plus que sur des choses mauvaises ou au moins médiocres. Evidemment, M. Géniole a voulu nous prendre par notre fibre sensible, et il a reproduit avec intention une scène de l'inondation de l'année dernière; mais si nous avons été émus de nos malheurs réels, nous ne le sommes pas du tout par la peinture ennuyeuse; et un tableau de deux mètres, représentant un ciel gris et une eau bourbeuse, ne peut pas être qualifié autrement. Citons encore M. Dupré et M. Pingret, et nous serons délivrés d'une tâche pénible. Dimanche prochain nous examinerons les paysages, au milieu desquels nous respirerons plus à l'aise qu'aujourd'hui.

M. SERDA, première basse, est arrivé à Lyon. On sait que cet artiste, recommandable à plus d'un titre, et qui nous a laissé d'honorables souvenirs, a figuré avec succès, pendant cinq ans, sur la scène de l'Académie royale de musique, et qu'il vient de terminer la série de ses représentations dans plusieurs villes d'ordre de province. M. Serda, engagé au Grand-Théâtre pour la saison prochaine, doit finir la présente année théâtrale. Sa rentrée aura lieu dans quelques jours.

## THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



La direction vient de rendre hommage à l'influence de la presse. Lors des premières représentations d'ouvrages que l'on suppose devoir attirer la foule, les administrations des théâtres de Paris sont depuis longtemps dans l'usage d'envoyer à la rédaction des journaux, soit des coupures de loges, soit des billets de stalles. Puisque l'on désire obtenir des comptes-rendus d'un spectacle, il est tout naturel en effet de procurer les moyens d'y assister avec commodité. M. Adam a sagement adopté cet usage vis-à-vis des journaux de Lyon, pour la représentation des *Pilules du Diable*. Toutefois, et quoique l'envoi des billets de stalles fût loin d'être une faveur, nous remercions la direction d'avoir compris que l'Artiste n'accepterait même pas cette marque de déférence intéressée: du jour où l'administration a méconnu ses devoirs jusqu'au point de retirer les entrées légitimement dues au rédacteur en chef de l'Artiste, nous nous sommes trouvés dans la position d'éviter tous rapports directs avec elle. Ce n'est point à l'aide d'une tardive demi-satisfaction que l'on pourrait faire oublier des torts réels. Nous voulons que la direction nous doive tout, même la simple justice... la justice, que de notre côté cependant nous lui donnerons tout entière, avec l'assistance de nos conseils. La preuve, la voici:

Les *Pilules du Diable* ont été montées d'une manière aussi convenable que possible: rien à désirer sous le rapport des décors, des costumes, de la mise en scène et des machines. C'est vraiment quelque chose de méritoire: de grands sacrifices d'argent, de temps, de répertoire, ont été faits, et nous verrions avec peine que la direction ne rentrât pas au moins dans la plus grande partie de ses frais. Voyons cependant si le succès des *Pilules* produira sur la santé de nos théâtres l'effet que l'on espérait. Plusieurs choses militent contre cet ouvrage: les unes dépendent de sa nature même, et les autres résultent de la maladresse avec laquelle on le présente.

Les *Pilules*, considérées comme pièce, sont d'abord et de beaucoup inférieures à un grand ouvrage à spectacle, les *Pieds de mouton*. Dans les *Pilules*, absence complète de suite, d'esprit et d'intérêt; peu de surprises véritables, et par suite lassitude dès le second acte: c'est à peine si le prompt changement des tableaux remédie quelquefois au vice signalé. Et puis la scène des Célestins est bien étroite, bien peu profonde, bien rapprochée de la salle: les personnes qui tiennent à l'illusion au théâtre, ont donc un peu le droit de se plaindre. Enfin, l'orchestre est chargé d'un rôle trop important: nous avons souvent dit qu'il présentait la collection des instruments les plus discordants qui se puissent découvrir sur les tréteaux de nos fêtes baladoires; il abuse donc de la physionomie infernale de l'ouvrage, et se montre diabolique outre mesure. Nous recommandons surtout à l'observation des dilettanti la clarinette criarde, les timbales, et ce que l'on est convenu de nommer partout ailleurs la grosse caisse. Les artistes placés à la tête de ces instruments peuvent être fort méritants; mais, de grâce, qu'ils changent leur matériel, ou qu'ils modèrent leurs effets d'harmonie.

A ces causes défavorables aux *Pilules* nous pourrions ajouter encore le péril de l'entrée du théâtre, et le choix malencontreux des jours de la première et de la deuxième représentation. La direction ignore-t-elle qu'un ouvrage joué le samedi, et immédiatement après, le lundi, est compromis dans l'opinion publique? ignore-t-elle aussi que faire alterner les *Pilules* et MM. Hoffmann et Brindeau, c'est gaspiller toute chance heureuse et chercher à ne récolter que la ruine? En vérité, nous ne savons quand la mesure des fautes sera pleine, mais il faut avouer que l'on n'épargne rien pour la mesure.

Dernièrement on augmentait les places pour les représentations de M. Laferrière, maintenant on les augmente pour les évolutions de machines: c'est la continuation déplorable du même système, et nous l'avions prédite. Il n'y a plus de raison pour que le prix des places revienne à son ancien état, car chaque jour la direction pourra faire valoir le prétexte de frais faits ou à faire pour des mélodrames nouveaux. Que le public juge donc, et décide: car ici ses intérêts et ses droits sont engagés.

Oui, sans doute, la direction a fait de fortes avances pour les *Pilules*, mais nous sommes bien loin de l'en féliciter, car cet argent mieux dépensé eût fait sa fortune en même temps que la satisfaction publique. Si le chiffre accusé par la direction est exact, elle eût pu avoir un premier comique aux Célestins, un premier ténor et la mise en scène d'un grand opéra au Grand-Théâtre, à la place de petits chevaux de carton, de cyssaires et de tous autres ornements plus ou moins futiles mis en œuvre pour les *Pilules*. Or, ne pensez-vous pas que l'emploi d'argent proposé par nous eût été préférable à celui réellement fait? Au lieu d'un succès d'argent passager, ne satisfaisant à aucune exigence de l'art, ou plutôt mettant fâcheusement à nu les ressources de la coulisse et blasant la curiosité publique, nous eussions eu durant toute une année une troupe complète, un répertoire varié et de nombreuses réunions aux théâtres. Que d'autres écrivains se félicitent donc de l'apparition des *Pilules*; quant à nous, bien moins enthousiastes, nous louons la magnificence de leur mise en scène, mais nous critiquons l'idée qui les a fait monter, les circonstances qui les accompagnent, et l'inutilité ou plutôt le danger d'aussi folles dépenses. Dans l'intérêt de la direction, puissions-nous mal juger!

## Lettres Lyonnaises.

### IX.

**D**OURRIEZ-VOUS me dire, s'il vous plaît, où loge la poésie, en notre bonne ville de Lyon? — Un de nos amis vient d'entreprendre un singulier ouvrage: *Etat actuel de la poésie dans chaque localité de la France*.

— Cet ami attend de moi de précieux renseignements. — Malheureusement, depuis quinze jours, je fatigue notre bon pays, sans trouver la plus légère trace de cette aimable fée. — Et cependant voyez si je n'ai pas mis la meilleure volonté du monde à la chercher!

D'abord j'ai dû parcourir nos théâtres.

— Les femmes, en général, y manquent de beauté; — les hommes s'y cachent sous d'affreux paletots en caoutchouc. — Les charmes réunis des trois actrices les plus jolies composeraient à peine une femme vraiment digne d'être admirée. — Les acteurs appartiennent aux races lapponnes, cosaques ou hottentotes. — La musique y est aigre, bruyante et cuivrée. — La comédie y est sans esprit. — Le vaudeville y est larmoyant ou trivial; — le drame y sent le baigne et l'hospice des aliénés. — Femmes, hommes et pièces, rien ne s'y élève assez haut en grâces, en charme ou en esprit, pour qu'on puisse y voir poindre la moindre lueur de poésie.

Au Jockey-Club, je n'ai trouvé qu'une assemblée assez morose, gravement présidée par M. le Maire, sans son écharpe. — Il s'agissait, dans cette séance, de ranger en deux catégories les membres actuellement existants: la catégorie de ceux qui possèdent un cheval; — la catégorie de ceux qui n'en ont pas. — Relevé fait, on est arrivé à réaliser treize chevaux: — pour cent membres, c'est peu! — M. le Maire a donc conclu qu'il fallait au plus tôt fonder le Jockey-Club dans le Cercle des Arts. — Adopté à l'unanimité! — Vous voyez bien que votre Jockey-Club est une triste plaisanterie. — Or, quoi de plus opposé à la poésie que le grotesque et le bouffon?

J'espérais vraiment la trouver à l'Exposition: erreur!

— La peinture historique y est mesquine, grimaçante, sans profondeur. — Le tableau de genre n'y sort guère du prosaïsme de la vie. — Il y a peu de rêverie, de distinction et de noblesse dans toutes ces physionomies banales qui ont posé pour les portraits. — On pourrait presque écrire, sous plusieurs de ces figures, les noms de Bilboquet et de Mme son épouse. — Une seule femme, d'une délicieuse beauté, Mme de B., n'a fait malheureusement qu'apparaître à cette Exposition, — et nous en voulons à son peintre qui n'a pu comprendre toute la suave poésie de cette tête. — Et si je ne vous parle pas des paysages, c'est qu'ils semblent copiés sur une nature morte, et que, quoi que fasse le peintre, il ne mettra jamais dans son œuvre la millième partie de cette poésie enivrante qu'on respire en portant sa vue sur quelque grandiose horizon. — Peut-être aussi nous manque-t-il un sens pour comprendre le paysage en peinture.

Mais peut-être les peintres gardent-ils leur poésie la plus élevée au fond de leur cœur! — Pourquoi donc alors n'y avons-nous trouvé que petites laïnes, mesquines jalousies, ambitions immenses? — C'est l'art qui s'est fait marchand, — c'est la poésie qui s'est faite prose, — c'est Raphaël faisant de la peinture à temps perdu, et gardant ses inspirations pour les entreprises sur le bitume et l'asphalte.

Sortons donc de ces musées sombres et tristes, et allons sur nos promenades chercher une nature plus pittoresque et plus inspiratrice. Hélas! nous oublions qu'on a oublié d'y planter des arbres; — qu'après la plus légère pluie, elles ressemblent fort à des marais croupissants, — et que, pour dernier agrément, le promeneur y marche côte à côte avec des voitures de roulage et des omnibus de toutes sortes. — Or, qui jamais a songé à chercher la poésie dans la boue, dans le roulage et dans les omnibus?

Nous nous voyons donc réduits à monter dans le premier salon venu. — Mais là j'y trouve encore la bourse et l'agiotage: — les hommes ne causent pas, ils discutent; — ils ne rient pas, ils rient; — ils ne dansent pas, ils jouent; — ils ne font pas la cour aux dames, ils leur parlent de façon à les embarrasser ou à les faire rougir. — Quant aux femmes, elles n'ont point ces regards heureux et qui témoignent un cœur plein de cet amour suave et délicieux à faire envie aux anges. — Par instants de sombres nuages traversent leur pensée: on dirait d'un regret du passé; — et si leur visage vient à s'empreindre de mélancolie, à leur sourire presque imperceptible, mouillé de larmes qu'on retient fortement, on comprend qu'elles viennent de jeter à la dérobée un long regard dans le monde de leur imagination et de leurs beaux rêves inaccomplis. — Et là nous parlons des plus belles, des plus rêveuses, de ces femmes enfin comme on en trouve parfois, — en fort petit nombre il est vrai, — dans quelques salons aristocratiques.

Elles sont là comme de fraîches oasis au milieu du désert, — et où mon poète pourrait encore quelques instants arrêter sa course. — Mais malheureusement ici l'on ne peut guère causer avec une femme de distinction, pour peu qu'on soit poète, peintre, musicien ou littérateur, — race de gens qui, aux yeux des maris, laissent toujours un peu paraître aux coins de leurs lèvres quelque peu de la griffe du diable. — Resterait donc à ces belles âmes, tristes et désolées au milieu du positif qui les écrase de toutes parts, de faire leur confession: — ce serait le seul moyen de savoir ce qu'elles ont de poésie au fond de l'âme, — et nous aimons à croire qu'elles ont là des trésors inépuisables d'amour. — Que de belles pages elles pourraient écrire, — si l'on ne trouvait pas qu'il est inconvenant que l'encre tache leurs doigts! — Vous voyez bien que tout est à deviner dans ce pays mystérieux. — Or, comme votre ami n'a pas le temps d'attendre, force lui est donc de partir sur-le-champ, et de marquer en noir, au point de vue poétique, notre boueuse et prosaïque ville.

**BOLARIS.**

Nouvelle orientale.



Assis à la proue d'un léger navire, et fumant son chibouque par une belle soirée de printemps, Bolaris laissait errer ses regards sur le mouvement du port de Smyrne. Fils unique d'un juge d'Athènes, élevé selon le rite grec, il professait un grand mépris pour les enfants d'Islam et pour leur saint Prophète. Jeune, ardent, plein de courage, il avait fui le métier des armes afin de rassurer la plus tendre des mères, et s'était décidé à suivre l'un de ses oncles qui faisait un voyage en mer. De longs cheveux bouclés, une noble figure, que relevait une moustache brune, et des dents du blanc le plus pur, donnaient à la physionomie de Bolaris un caractère particulier de beauté, que lui seul semblait ne pas connaître. Il faisait beau le soir, la tête recouverte de son bonnet pourpré, vêtu de l'ample pantalon et de la courte veste à l'usage des Grecs, alors qu'il s'abandonnait à sa rêverie. Ce soir-là une délicieuse brise de mer soufflait plus douce que le zéphir; les travaux de la journée étaient terminés; et, tandis que les Imans appelaient les fidèles à la prière, ceux qui ne priaient point s'abandonnaient sur de légers esquifs à la prudence des matelots : elle est si douce en mer la promenade du soir.

Depuis un moment Bolaris regardait une chaloupe mahométane qui s'approchait de son navire. Il avait distingué deux femmes, et cherchait à voir leurs traits sous les longs voiles qui les couvraient. Un jeune homme et deux matelots conduisaient cette frêle embarcation, qui semblait s'exposer à plaisir contre le choc des navires. Il y avait là plusieurs bateaux portant des musiciens et d'autres femmes voilées, mais Bolaris ne les regardait point : un seul objet attirait son attention. Tout-à-coup la chaloupe, violemment heurtée par de maladroits promeneurs, disparut sous les eaux avec les cinq personnes qu'elle portait. Quitter sa pipe, s'élançant à la mer, tout cela fut pour le jeune Grec plus prompt que la pensée : sa haine pour les Turcs venait de faire place à la plus tendre pitié ! Bientôt il reparut, et déposa sur le rivage un jeune homme qui luttait contre les flots. Replongant alors pour la seconde fois, sa main saisit une femme que la mort semblait réclamer et qui ne respirait qu'à de longs intervalles. Bolaris la débarrassa de son voile, et resta muet d'admiration. Les houris promises par le Prophète aux fidèles croyants ne doivent avoir ni tant de grâces ni tant de charmes ! La belle inconnue ouvrit enfin les yeux, et faisant un effort, elle s'écria avec l'accent du désespoir : « Ma mère ! sauvez ma mère !... » Son libérateur allait se dévouer encore, mais en se retournant il aperçut sur le rivage les deux matelots occupés à rappeler une femme à la vie : personne n'avait péri ; la fille retrouva sa mère, le frère retrouva sa sœur !

Il y eut bien des sentiments de reconnaissance exprimés par cette famille à Bolaris après le danger. « Vous êtes notre libérateur, lui répétait le jeune homme ; je vous regarderai comme mon frère. Que la richesse vous soit donnée, que le Prophète vous protège, que votre mère n'ait que de beaux jours, que l'existence de votre père soit longue. Venez avec nous, Aga-Mustapha comblera d'honneurs celui que Mahomet a choisi pour sauver sa famille. »

Quand il eut cessé de parler, le musulman laissa sa main dans celle de Bolaris, tandis que la jeune femme semblait lui dire du regard : « Acceptez ce que vous offre mon frère ; venez avec nous. » Il est difficile de résister au charme de deux sentiments qui s'attirent ; et l'amour, cette étincelle électrique, venait de porter le trouble au cœur de Bolaris. Il contemplant dans une délirante ivresse les traits charmants de celle qu'il venait d'arracher à une mort certaine, et peut-être Fatmé ouïssait-elle en secret de la surprise de son libérateur.

« Cependant il fallut se séparer. « Si vous aimez Dieu, reprit Osmin, regardez désormais notre maison comme la vôtre, et venez nous voir demain. Aga-Mustapha n'a que nous d'enfants, et notre mère est sa seule femme : jugez du prix qu'il ajoutera à votre action courageuse. A demain donc, nous vous attendrons. » Bolaris s'inclina ; Fatmé lui fit un gracieux sourire ; ils se séparèrent.

Tout le roman de l'existence, toute la poésie de la jeunesse sont dans cette vague rêverie qui remplissait l'âme de Bolaris. Pour lui plus de solitude : la nature venait de prendre un autre aspect à ses yeux ; et la mer, avec ses vagues turbulentes, lui semblait moins agitée que le fond de son cœur. Il éprouvait cet enivrant délire qui ramène toutes les pensées à une seule pensée, tous les sentiments à un seul sentiment : l'amour ! Sans cesse il avait devant les yeux la jeune femme qu'il venait de sauver, et désormais les Turcs ne lui inspiraient plus de mépris. Trop inexpérimenté pour connaître les dangers du harem, il pensait à revoir Fatmé, unique objet de ses premiers soupirs d'amour.

Le lendemain, dès que l'heure le permit, il se présenta chez Mustapha. L'Aga était assis nonchalamment sur de moelleux coussins, près d'une fenêtre dont la vue dominait le port ; il paraissait contempler la magnifique baie de Smyrne, son antique château, sa chaîne de montagnes, son horizon borné au nord par le Cap-Noir, au sud par la Cordélie. C'était un homme de mœurs et de manières distinguées que Mustapha : à peine âgé de quarante ans, il unissait à la fraîcheur de la jeunesse la dignité de l'âge mûr. La tête recouverte d'un caouk vert et blanc, il portait une pelisse d'hermine sur une veste de drap d'or, et sa taille était serrée par un riche cachemire. En apercevant Bolaris, il se leva et lui dit avec bonté : « Que le Prophète soit loué ! je connais ta conduite, que mon amitié en soit le prix. Dis-moi ton nom et le lieu de ta naissance. »

— « Je suis athénien, répondit Bolaris. »

— « Giaour ! infidèle ?... » Mustapha s'arrêta, puis il reprit : « Je t'eusse mieux aimé osmanlis ; mais n'importe, il y a du cœur en toi. *Allah herim*, Dieu est miséricordieux ! »

Bolaris fut reçu avec les plus grands honneurs ; on lui offrit un long chibouque avec un tuyau d'ambre, en le priant de le garder après l'avoir fumé ; on lui offrit du café et de la conserve de roses, tandis que l'encens brûlait dans des cassolettes pour lui envoyer ses parfums. Lorsqu'il voulut le quitter, Mustapha lui dit : « Je ne ferai jamais assez pour celui qui m'a conservé mes enfants ; mets cette pelisse de marte, et accepte le cheval que j'ai fait seller pour toi : ce sont de bien faibles témoignages de ma reconnaissance ; mais s'il est un service que je puisse te rendre, tu n'as qu'à parler. »

Bolaris le remercia. Tout ce qu'il souhaitait, c'était de voir Fatmé. Que lui faisait le chibouque, la tunique et même l'ardent coursier qui l'attendait ? un seul regard d'amour l'eût mieux payé que tout cela... En traversant le palais il rencontra Osmin, le frère de sa chère Fatmé ; et, non sans timidité, mais avec assez d'adresse, il demanda de ses nouvelles. Le jeune musulman, qui ne voyait en sa sœur que la compagne de ses jeux, lui dit, oubliant que l'intérieur d'un sérail est interdit aux hommes : « Ma mère et ma sœur habitent cette partie du palais ; viens ce soir, tu les verras. »

Bolaris sortit les mains chargées de présents, et le cœur rempli d'amour. « Quel

parti prendre désormais, se demandait-il ? que me sera ce soir, que me sera demain ? » Tout en réfléchissant ainsi sur sa nouvelle position, il traversa plusieurs bazars où la foule s'ouvrait pour lui faire passage, tant il paraissait avoir hâte d'atteindre un but donné. S'il était bon marin, Bolaris était fort mauvais écuyer ; aussi crut-il sage de vendre son cheval pour avoir plus d'argent à mettre à sa toilette. Sa pelisse l'embarrassait, il l'échangea contre un manteau brodé, prit un bain parfumé et se rendit, à la chute du jour, au palais où son ami Osmin l'attendait pour le présenter. Ils traversèrent, sans être aperçus, plusieurs appartements qui conduisaient au pavillon réservé. A la vue d'un étranger les femmes jetèrent des cris de surprise ; mais la mère d'Osmin reconnut son bienfaiteur, et le reçut avec bienveillance. Fatmé venait de trahir son trouble par une soudaine rougeur, et regardait avec embarras celui qui depuis deux jours occupait sa pensée. Mais à peine était-elle remise de sa première émotion, que Bolaris fut obligé de la quitter : car nul en ce pays ne viole impunément l'asile des femmes.

En sortant il remarqua que cette partie du palais donnait sur les jardins, assez près de la mer, et peut-être en conçut-il une vague espérance ! Il fit le tour du harem, en chercha les issues, et finit par se persuader qu'il serait facile de s'y introduire sans éveiller les soupçons. En vain la raison lui conseillait la prudence, l'amour était plus fort que la raison : il n'écouta que lui. Sans avoir rien décidé, il se promena longtemps sur les bords de la mer, et, s'étant rapproché du palais de l'Aga, il escalada les murs du jardin. Chaque lumière qui se montrait lui causait une vive inquiétude ; il craignait d'être découvert sans s'être fait pardonner sa témérité par Fatmé. Caché dans un bosquet, il cherchait à l'apercevoir, lorsque la lune, donnant sur une fenêtre entr'ouverte, la lui montra dans toute sa grâce ; il s'approcha doucement alors, et put recevoir au souffle du zéphir les soupirs de la jeune musulmane. Il lui sembla qu'il était pour quelque chose dans ses pensées ; mais comment s'en convaincre sans risquer de tout gâter ? Il resta longtemps dans ce contemplatif silence de l'amour ; mais enfin, convaincu que Fatmé était seule, il se fit reconnaître. Peut-être en secret la fille de l'Aga s'applaudit-elle en son cœur d'inspirer une audace qui prouvait tant d'amour ; cependant elle parut vouloir se retirer. Bolaris mit un genou en terre, et joignant les mains, il la supplia de l'entendre :

« O ma sultane ! lui dit-il, un mot de votre bouche... dût-ce être un mot de colère ; que j'entende votre voix !... »

— « Si vous aimez Dieu, jeune étranger, fuyez ! » lui répondit Fatmé.

— « Que me fait le danger quand je suis à vos pieds ! »

— « Si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi ; fuyez !... Je ferai des vœux pour mon libérateur. »

— « Un mot, un seul mot d'amour !... »

— « Ne me demandez rien, adieu ! Si vous étiez découvert, la mort serait le prix de votre audace ! »

— « Mourir pour vous, ce serait faire envie aux anges ! »

— « Vivez plutôt pour être aimé !... »

A ces mots Bolaris, ivre de joie, allait se rapprocher de sa belle musulmane ; mais une lumière parut, Fatmé se retira et répéta ces mots : « A demain ! »

Si l'amour n'asservissait pas la raison, le jeune Grec eût renoncé à d'autres tentatives ; mais le moyen de craindre quand une femme aimée a dit : « A demain ! »

Les heures d'attente comptent doubles pour les amants : Bolaris ne trouva pas de repos possible jusqu'à l'heure du rendez-vous. En s'approchant de la fenêtre où la veille il avait vu Fatmé, son cœur battait jusqu'à se briser ; et lorsqu'il l'aperçut de nouveau, il fut ivre de bonheur. Javais amants ne firent de serments plus tendres, jamais amour ne fut plus vivement senti. En vain la religion les séparait, une même tendresse les faisait croire au même Dieu !

Ces mystérieux tête-à-tête se prolongèrent pendant plusieurs mois sans éveiller les soupçons des argus ; mais un soir Bolaris crut apercevoir un homme dans le jardin, et il pensa que ce pouvait être un espion ou un rival. Tourmenté par cette double crainte, il fut triste jusque dans les bras de Fatmé :

« Ton front est soucieux, mon bien-aimé, lui disait-elle ; as-tu donc un chagrin que je ne puisse partager ? »

— « Ame de mon âme, comment pourrais-je te rien cacher ? »

— « Ton père demande-t-il ton retour ? »

— « Non ; mais mon bonheur est si grand que je crains de le voir finir. »

— « C'est la mort que cette crainte, Bolaris !... »

— « La mort pour toi, brillante étoile du matin !... Ah ! plutôt périsse le monde ! »

— « Pourquoi ne pas embrasser ma croyance, si tu m'aimes comme tu le dis ? »

— « Parce que j'ai une mère qui m'a appris à n'adorer que son Dieu ; et puis changer de religion ?... tu ne le voudrais pas, Fatmé ! »

— « Je veux tout ce qui me garantit ton amour. Mais l'aurore annonce le jour, on pourrait te surprendre, adieu ! »

— « Au revoir ! mais si je ne devais plus revenir, souviens-toi que mon cœur t'appartient. »

Ils se séparèrent ; des larmes avaient mouillé leurs paupières... Comme il allait franchir le mur des jardins, Bolaris sentit deux mains de fer se poser sur ses épaules ! Il voulut se défendre, ce fut en vain : il fallut céder... On le conduisit hors du palais, et tout en marchant ses gardiens disaient : « Maudit sois-tu, giaour qui viens séduire nos femmes et nos filles ! Le Pacha est juste, il ne permettra pas qu'un magah (*homme de pauvre naissance*) se moque de nos barbes. Les espions ont des yeux de lynx, ils ne laissent pas flétrir ce qui est pur ; et nous verrons ce que met un Turc à trancher la tête d'un infidèle ! »

Bolaris gardait le silence ; malgré son courage, il sentait le nombre l'emporter sur lui, et marchait en victime résignée. Selon l'usage turc, on le conduisit au palais du Pacha : tout le monde était déjà sur pied ; quelques individus fumaient çà et là leurs pipes, tandis que les coupables attendaient, comme Bolaris, qu'on prononçât leur sentence.

Dans un appartement à lambris dorés, le Pacha siégeait sur un automata et s'entretenait avec trois ou quatre personnages de distinction ; quand le jeune Grec fut introduit, c'est à peine s'il daigna jeter les yeux sur lui.

« Nous l'amenons un infidèle que nous avons trouvé ce matin sortant du harem d'un vrai croyant, » dirent les gardes.

— « Est-il sous la protection de quelqu'un ? » demanda le Pacha.

— « Non, c'est un buyah ! »

Le maître, sans quitter sa pipe, fit signe à un homme dont le regard farouche inspirait la terreur ; son bras était nu, et sur l'ordre qu'il reçut il s'empara de Bolaris avec rudesse. Le Pacha reprit sa conversation.

— « A ce moment suprême le jeune Grec s'écria, en pensant à sa mère : « Au péril de mes jours j'ai sauvé la famille d'un aga, et je meurs de la main d'un musulman, par ordre d'un musulman ! »

— « Que dit-il ? » demanda l'un de ceux qui s'entretenaient avec le Pacha. Pour l'amour d'Allah, que ta Hautesse fasse suspendre l'exécution ; il faut éclaircir cette affaire. »

Ce vœu fut écouté : Bolaris raconta comment il avait sauvé la femme et les enfants de Mustapha. On envoya chercher l'Aga, et son récit se trouva d'accord avec celui du prévenu. Mais lorsqu'il apprit ce qui avait motivé son arrestation : « Un

« seul moyen peut le sauver, dit-il, qu'à l'instant même il embrasse notre sainte loi! »

La crainte de causer par sa mort le désespoir d'une mère bien-aimée, et le souvenir d'une amante, décidèrent Bolaris à ceindre le turban. On fit venir un iman qui, le Coran à la main, exigea du converti et son abjuration et sa profession de foi. On lui donna un nom turc, sa tête fut rasée, et, selon l'usage, il devait être promené en grande pompe par la ville.

Revenu de ce premier moment de trouble, le néophyte fut effrayé de l'aveur. Sans foi en sa nouvelle religion, l'apostasie lui parut une lâcheté; et craignant d'être méprisé par Fatmé elle-même, il résolut de prendre un parti violent.

Tandis qu'il était dominé par ces pensées, l'oncle qui l'avait amené à Smyrne éprouvait les plus vives inquiétudes de ne le point voir revenir; enfin il découvrit la vérité, et ne put obtenir de voir son neveu qu'après la profession de foi publique qu'il devait faire.

Mustapha avait laissé entrevoir à Bolaris qu'il le nommerait son gendre; cependant rien ne pouvait dissiper la sombre tristesse qu'il éprouvait. L'amour et le devoir luttèrent violemment en lui: il ne s'arrêtait à rien, et souffrait par mille remords.

Une réunion nombreuse devait avoir lieu chez l'Agâ. Honteux de sa faiblesse, Bolaris, en pensant à sa mère, à son pays, résolut de se rétracter publiquement dans le palais de Mustapha. Vêtu à la turque avec le plus grand soin, il attendit que les agas, les sheiks, le doggamir et les imans fussent réunis aux principaux officiers de la ville; et lorsqu'il les eut tous reconnus, il s'écria: « Hommes de Smyrne, adorez d'Islam, j'ai menti à ma conscience et à Dieu en reconnaissant Mahomet pour Prophète; je ne saurais soutenir plus longtemps cette lâcheté. Fils d'Isaï, ma foi n'est point la vôtre; et si je ne puis sauver mes jours que par un acte d'hypocrisie, ne me faites pas attendre la mort! Le renégat ne trouverait parmi vous qu'une compagne méprisée. Musulmans, je dépose le turban: l'amour m'a comblé de faveurs sous mon habit grec, je le reprends. »

A ces mots l'indignation et la surprise se peignirent sur toutes les physionomies, et vingt yatagans furent tirés du fourreau: « Arrêtez! » s'écria Mustapha en se jetant dans la mêlée, « il faudra passer par moi pour aller jusqu'à lui! Je dois à Bolaris la vie de ma famille; musulmans, si son Dieu l'aveugle, le vôtre ne lui fera-t-il pas grâce, et serez-vous sans pitié quand ma voix vous supplie? Ne voyez en ce jeune homme qu'un fanatique égaré: la gloire des fils d'Islam grandit par la miséricorde; faites que la mère de Bolaris apprenne à vous bénir au lieu de vous maudire. »

Mustapha se tut, mais il avait touché les cœurs: la vie d'un ennemi fut respectée! Quand vint le soir, l'Agâ dit à son jeune protégé: « Mon fils, le fanatisme est une hydre à plusieurs têtes; nous en avons abattu une, il peut s'en lever dix autres; la porte de cette chambre donne sur un chemin secret qui conduit aux bords de la mer: pars! j'ai fait appareiller un navire qui te conduira aux lieux habités par ta mère; va rassurer sa tendresse. »

— « Partir seul? » s'écria Bolaris.  
— « Que le Prophète me le pardonne, je perds deux enfants à la fois. »  
— « Quoi! vous consentiriez?... »  
— « A te donner la moitié du bien que tu m'as conservé! Tu n'as plus un instant à perdre: le peuple s'agite et demande ta tête; adieu! que ma fille soit heureuse!... »

Bolaris baisa les mains du généreux Agâ, et gagna le navire où Fatmé l'avait devancé. Ils partirent, et de loin les deux amants reçurent encore un tendre adieu! Mustapha sut calmer la tempête: un magistrat aimé du peuple tient dans ses mains bien des existences, et celui-ci prouva que la justice est de toutes les religions.

( Traduit de l'anglais par M<sup>me</sup> Eugénie Nivolet. )

### Nouvelles diverses.



DE RUTZ vient de terminer le buste en marbre du docteur Bouchet. Ce buste très remarquable, dit-on, doit prendre place au Musée de Lyon, parmi ceux des hommes distingués qu'a produits notre ville.

— Le cours de littérature étrangère professé par M. Eichhoff a lieu tous les mercredis et les vendredis au Palais-St-Pierre; ce cours est précédé d'une introduction à la littérature anglaise, dans laquelle le professeur doit faire l'histoire de la poésie anglaise en s'attachant principalement aux œuvres de Shakspeare, Milton et Byron.

— L'Opéra-Comique vient de représenter *Blanche De Méranes*, petit opéra en un acte de M. Henri Potier, lequel a réussi.

— M. Alexandre Dumas a présenté à la Comédie-Française un drame intitulé *Lorenzino*; ce drame a été accueilli par acclamations, et l'auteur a reçu les cinq mille francs de prime d'usage. Aujourd'hui, à l'aide des répétitions, on s'aperçoit que l'on s'était trompé sur le mérite de l'ouvrage dont la représentation est ajournée, et l'on regrette la perte des cinq mille francs. A ce propos, la *Gazette des Théâtres* déplore l'avidité de nos hommes de lettres, qui imposent aux directeurs et au ministre lui-même des conditions aussi onéreuses. On sait ou on ne sait pas qu'outre la prime accordée par la Comédie-Française, nos sommités dramatiques touchent par chaque pièce en cinq actes cinq autres mille francs accordés par le ministère: dix mille francs net avant que la pièce soit jouée, souvent avant qu'elle soit lue...; puis, si par hasard l'ouvrage tombe (et cela n'arrive que trop souvent, hélas!), les comédiens et le ministre en sont pour leurs frais, et la mauvaise pièce d'un auteur illustre aura néanmoins produit dix fois plus que le chef-d'œuvre d'un écrivain qui aurait plus de génie que de réputation. Voilà où nous en sommes!

— La Comédie-Française vient de refuser, à l'unanimité, une tragédie en cinq actes de Mad. Emile de Girardin, intitulée *Judith et Holopherne*. Mad. de Girardin joue de malheur, puisque la censure n'a pas permis la représentation de sa première pièce, *L'École des Journalistes*. Cette seconde fois, comme la première, le vicomte de Launay s'est vengé par une lecture de son œuvre au milieu des sommités littéraires de Paris.

— M. Félix Blangini, compositeur distingué, dont la charmante musique a été si goûtée, vient de mourir dans un âge peu avancé.

— Encore une place vacante à l'Académie française. M. Luc-Denis Frayssinous, évêque d'Hermopolis, est mort le 12 de ce mois, à Saint-Geniès (Aveyron), à l'âge de soixante-dix-huit ans.

— L'Académie royale de Lyon a été chargée par M. le Maire de rédiger l'inscription qui doit être placée dans l'intérieur du Palais-des-Arts, et rappeler l'histoire de ce monument.

On sait que la fondation du Palais remonte au IV<sup>e</sup> siècle. Il fut d'abord un monastère, que les Maures détruisirent 300 ans plus tard.

En 1667, il fut reconstruit d'après les dessins de Valfinière.

En 1802, le consulat en fit la cession à la ville pour l'établissement d'une école d'arts et métiers.

L'inscription devra rappeler, en outre, qu'en 1806 l'école des Beaux-Arts fut fondée; qu'en 1822, le grand Musée de peinture fut établi; qu'en 1825, l'Académie des Sciences, Lettres et Arts fut installée dans ce Palais; enfin, elle devra faire connaître les dates auxquelles les nouvelles galeries ont été créées, et les embellissements ou changements qui, depuis 1852 jusqu'en 1841, ont été faits soit dans la cour, soit dans l'intérieur de ce monument.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

## ETRENNES MUSICALES.

Au magasin de **J. BENACCI et PESCHIER**, rue St-Côme, n° 3.

### Albums de Chant, richement reliés.

LOÏSA PUGET,  
MASSINI,  
T<sup>re</sup> LABARRE,  
THYS,  
A. DELATOUR,

DONIZETTI,  
LA LYRE FRANÇAISE,  
BERAT,  
UCCELLI CAROLINE.

Très grand assortiment de *Pianos* d'Erard, Pleyel, Pape, Petzold et autres, à des prix très modérés; *Orgues* expressives simples et à plusieurs jeux; *Organinos*, *Accordéons* perfectionnés, et autres instruments.

### Albums de Piano.

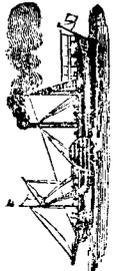
HENRI HERZ, écriin musical moyenne force;  
FRANÇOIS HUNTEN, facile;  
LISZT, difficile;  
AULAGNIER, quadrilles;

N. LOUIS, quadrilles;  
LACONT, id.;  
Album de valse, etc.;  
H. HERZ: Fantaisie et airs variés; difficile.

40 Partitions françaises et italiennes, édition de luxe, à 7 et 8 fr. chacune.

Collections à bon marché des quintettis, quatuors, trios de Beethoven, Haydn, Mozart, Bacherini, Cnslow, Sphor.

Compagnie du Sirius.



## LE SIRIUS

Se rend à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHÉ.

Prix des places :

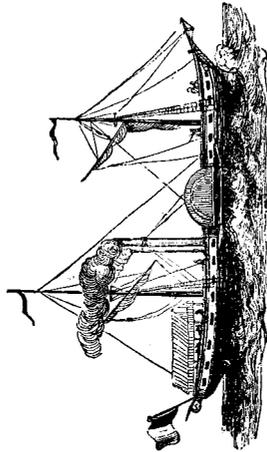
VALENCE, AVIGNON ET BEAUCAIRE,

Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Part du quai de la Charité

A 5 HEURES DU MATIN.

Les bureaux sont quai Monsieur, 449.



AVIGNON en 10 heures de marche.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à QUATRE heures du matin du port d'Ainay sur la Saône.

PRIX DES PLACES :

VALENCE, AVIGNON et BEAUCAIRE,

Premières, 4 f. — Secondes, 2 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu.

S'adresser à MM BONNABEL frères et Four, propriétaires des superbes bateaux neufs

le Crocodile, le Marsouin, le Mistral, le Sirocco,

quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord du bateau. (81)